



ORIGINES, DESCRIPTION ET HISTOIRE
 DES
 PRINCIPALES VILLES DE LA BELGIQUE

LA FORCE

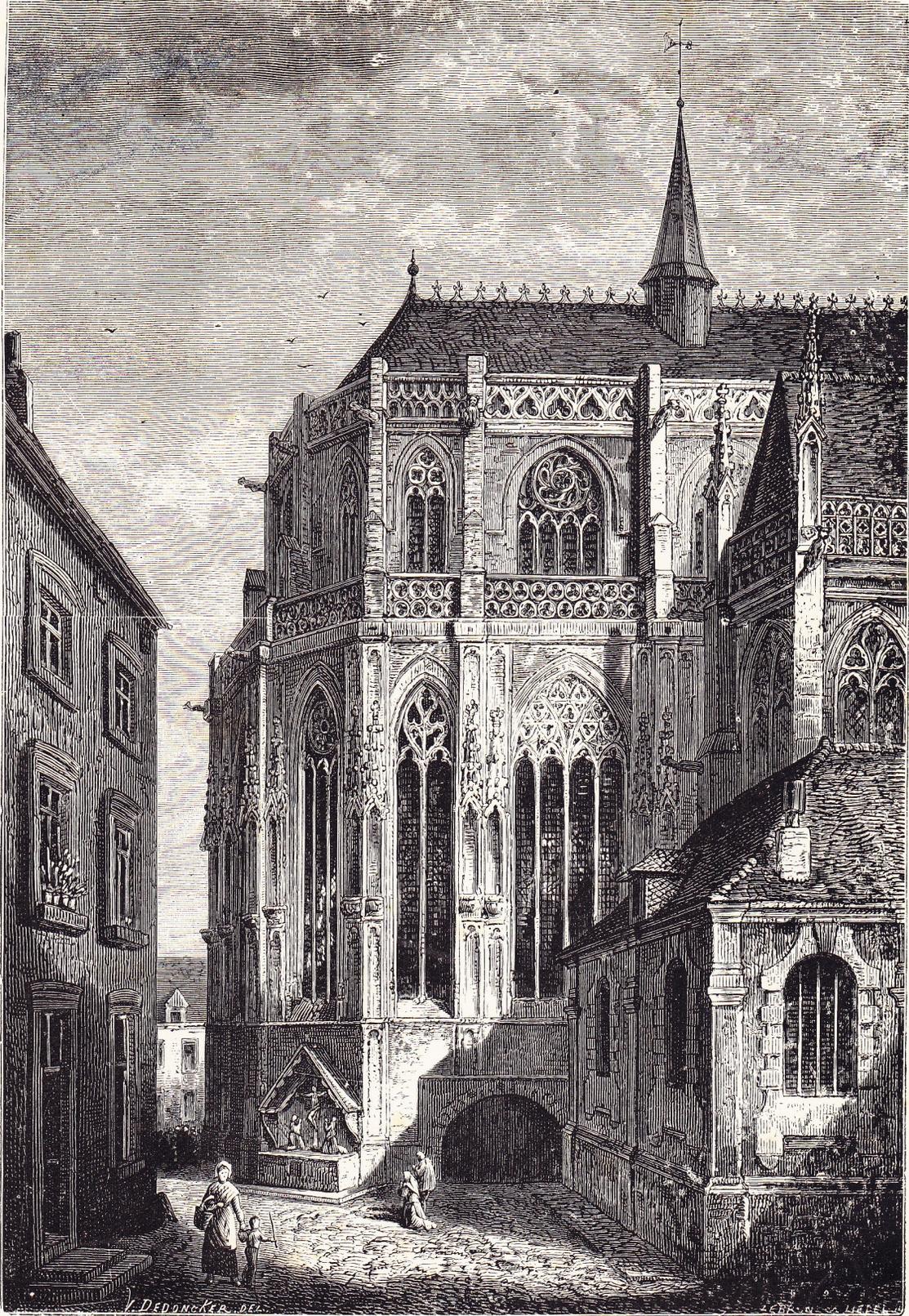


LES ENVIRONS
 DE
 BRUXELLES
 PAR
 A. MABILLE

A. SOUZE

J. LEBÈGUE & C.^{ie} ÉDITEURS
 BRUXELLES





Abside de l'église de Notre-Dame de Hal.

COLLECTION NATIONALE



LES ENVIRONS
DE BRUXELLES

PAR

ALFRED MABILLE

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

COMPOSITIONS INÉDITES DE HENRY CASSIERS ET ALFRED RONNER
ET PLUSIEURS VUES PHOTOGRAPHIQUES



BRUXELLES

J. LEBÈGUE ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

TABLE DES MATIÈRES

I.	— Un Mot d'introduction	9
II.	— Au Temps passé	15
III.	— Les Faubourgs	22
IV.	— Les Faubourgs (<i>suite</i>)	36
V.	— La Zuene	51
VI.	— La Pede et la route vers Ninove	62
VII.	— La Route vers Gand et le Pays d'Assche.	69
VIII.	— Le Canal de Willebroeck	79
IX.	— La Woluwe et les environs de Perck. . .	89
X.	— Uccle et la villégiature	101
XI.	— Linkebeek, Alseberg et Rhode-Saint- Genèse	105
XII.	— La Valiée de l'Isque.	111
XIII.	— Soigne : § 1. — Sur la lisière	114
	§ 2. — Sous bois.	123
XIV.	— Waterloo	128

UN MOT D'INTRODUCTION

Il est un pays que bien peu de Bruxellois connaissent, qui leur semble plus inaccessible que le pôle Nord ou le centre de l'Afrique, et s'ils n'en nient pas l'existence — ce qui serait quelque peu outré, — ils en contestent tout au moins l'intérêt et le pittoresque : je veux parler des environs de Bruxelles.

Peut-être certains d'entre eux ont-ils, de-ci de-là, jeté un coup d'œil sur un coin de campagne où les attirait quelque guinguette dont les gaufres, les omelettes au jambon, le lambic ou la Diest ont une vieille réputation; d'autres, pris d'un subit amour de la nature, père des villégiatures en honneur à présent, ont admiré un site, un nid de verdure, une lisière de forêt, parce que c'est bon genre; mais, en général, pour ceux qui n'ont ni équipage, ni cheval de selle, ni même vélocipède, la campagne est bien loin. Les moyens de communication, il y a peu de temps encore, étaient trop rares, et on se contentait le plus souvent de contempler les alentours par la vitre d'une voiture de chemin de fer ou l'on se bornait à un pèlerinage consacré au *Merlo*, à une *Maison Rouge* quelconque, à Uccle ou à Boitsfort.

Les vrais Bruxellois — ceux qui, malgré les appels de sirènes

des bières étrangères, sont demeurés fidèles aux boissons nationales — se contentent de projeter des excursions gastronomiques à Buysingen par chemin de fer ou en *mail-coach*, et ces lointaines expéditions défrayent les conversations de l'hiver autour des tables, là où le lambic se tire encore directement au tonneau et où les habitués sirotent leur bière avec la conviction nécessaire.

Les explorateurs qui, le bâton à la main, s'en vont, par enthousiasme, arpenter le terrain brabançon et chercher ailleurs qu'au boulevard du Régent, de l'air, de la lumière, des chants d'oiseau et des arbres, au prix de longues marches, sont quelque peu considérés comme des êtres bizarres, dont l'innocente manie mérite l'indulgence. L'Ardenne, à la bonne heure! Le pays de Waes ou le Hageland, passe encore! Les plateaux de Herve ou la Campine, de Calmpthout à Genck, soit! Mais trouver de belles choses dans ces villages dont on sait les noms, mais qu'on se garde de connaître : Linkebeek, les Lennick, Meysse, Saventhem ou Overysche, nul ne nous en fera accroire! Y aller voir serait fatigant, il faut marcher et le Bruxellois n'est pas marcheur : il n'admet la campagne qu'à la condition d'y trouver une hôtellerie bien pourvue, une station de voitures ou une gare de chemin de fer. Après cela, si la nature a bien voulu s'y parer de quelques atours aimables, avec un tantinet de pittoresque, il en est charmé et se laisse aller loyalement à une admiration calme, ennemie des insomnies et des digestions troublées.

Tout se transforme, cependant; peu à peu, la ville se tassant, les maisons s'élevant sans cesse, l'air commence à manquer au Bruxellois et déjà, comme le Parisien, il éprouve le besoin de prendre sa volée le dimanche et de s'en aller, en famille, se nettoyer les poumons de l'air impur respiré durant la semaine. Les trains vicinaux le mènent jusqu'à Schepdael, Boitsfort ou Lennick-Saint-Quentin; le chemin de fer a créé des haltes nombreuses aux environs

de Bruxelles et les parties de campagne, délaissant les lieux traditionnels, s'aventurent aux pays jusque-là inconnus.

Le promeneur convaincu — celui qui, selon les préceptes de l'Écriture, prend un bâton, se ceint les reins et chausse ses souliers à forte semelle — ne voit pas sans déplaisir ses campagnes envahies par la foule banale ; il pressent que ses beaux coins, tant de fois admirés, seront bientôt gâtés par de prétentieuses villas — car qui n'a sa villa aujourd'hui ! — ou par ces horribles guinguettes, mi-citadines, mi-campagnardes. Il en sera quitte pour pousser plus loin ses pérégrinations, là où la grande ville n'a pas encore étendu sa tache d'huile, loin des fanfares des bals champêtres et des orgues de Barbarie des kermesses dominicales.

Car la nature est une maîtresse dont l'amour est impérieux ; elle a des charmes sans cesse renouvelés et celui qui a goûté le plaisir de s'en aller par les chemins, au hasard souvent, à la recherche d'ombre, de solitude et de calme, ne peut plus se passer de cette sensation exquise et pénétrante que donne l'intimité de la terre. C'est jamais rassasié, qu'il pense avec le poète :

Je vais m'asseoir l'été devant les plaines vertes,
Solitaire, immobile, enchanté de soleil ;
Ma mémoire dans l'air, par d'insensibles pertes
Se vide, et comme un sphynx aux prunelles ouvertes
Je rêve.....

Rêver ! Le calme descend en nous comme si une main douce et bienfaisante effaçait sur notre front les plis des préoccupations et des soucis ; il semble, de même que les rumeurs de la ville s'affaiblissent au fur et à mesure qu'on pousse dans la campagne, que les surexcitations, les passions et les craintes de la vie de combat s'atténuent, sommeillent et nous laissent un répit d'une inexprimable douceur. Ce sont les minutes d'arrêt accordées au Juif errant ; à

côté de l'hygiène physique qui consiste à échapper pour quelques heures à l'atmosphère empestée respirée par quatre cent mille bouches, il y a l'hygiène morale qui consiste à reprendre possession de nous-mêmes et à sortir du banal quotidien que nous parcourons fatalement, comme l'aiguille sur le cadran d'une horloge.

Et puis, le plaisir inexprimable de reconnaître du pays! Voici la route, suivons-la. Un bruissement : c'est un ruisseau qui coupe le grand chemin; un vallon s'ouvre à droite, voyez au loin le joli paysage; remontons ce « fleuve », — et nous voici recherchant ses sources. Ou bien, c'est un bouquet de bois que l'on explore, un clocher vu à l'horizon et qui guide vers un village encore inconnu pour nous. Lorsqu'on arrive à une ville, ce sont tout d'abord les premières maisons disséminées le long de la route, l'agglomération devenant de plus en plus dense, les rues qui s'enchevêtrent, la Grand'Place atteinte enfin; tout cela, sans l'insipide arrivée à la gare, l'éternelle place ou rue de la Station avec ses hôtels et ses débitants de tabac, procure une impression qui ressemble à une satisfaction de conscience, celle du salaire récompensant le travail accompli. Ces reconnaissances au hasard des circonstances et des lieux sont charmantes; on se figure être un Stanley ou un Livingstone; ce ruisseau, dont on suit les méandres, représente quelque cours d'eau gigantesque et inconnu dont les rives ménagent des surprises, et l'on se surprend à préparer une communication à la *Société royale de géographie*.

Les dômes et les tours de la ville ont beau profiler au loin leurs masses ou leurs flèches, solliciter le retour de notre imagination à la cité obsédante : les feuilles et les fleurs ont tôt fait de dissiper le cauchemar et nous gardent le cœur en paix.

Lorsque, après l'hiver, alors que les promenades à la campagne ont dû être forcément interrompues, on se hasarde dehors par les premiers beaux jours, je ne connais pas de plaisir plus vif que de voir

cette poussée intense du commencement du printemps, la claire verdure des bourgeons qui éclatent, le tapis d'or pâle des primevères — ces clefs de la saison nouvelle, comme disent les Flamands : *de Sleutelbloemen*. Les brumes glaciales, les neiges, les dégels clapotants, tout est oublié devant cette résurrection, cette promesse de soleil et de parfums, de fleurs et de lumière.

Tout un été de vagabondage par la plaine, sous les bois, dans les chemins creux, c'est un enchantement qui en vaut bien d'autres, et les mille aspects de la nature ont bien de quoi lutter avec les souvenirs des plaisirs de l'hiver. Les éblouissantes mises en scène des opéras ou des féeries n'arrivent pas à dépasser les modestes panoramas des vallées de la Senne et de la Dyle, et l'alouette peut encore soutenir la comparaison avec nos divas et nos divettes.

L'excursion finie, à l'heure où l'ombre envahit la campagne, on abandonne les chemins de terre et l'on gagne une route qu'il suffit de suivre pour arriver aux réverbères urbains; on va machinalement dans l'obscurité, parfois tempérée par la lune, ou, quand le ciel est serein, par « l'obscur clarté qui tombe des étoiles. » Les fermes, les auberges aux fenêtres éclairées bordent le chemin; on traverse un village, les femmes causent sur le pas des portes, les hommes fument encore une pipe avant d'aller se coucher, après le rude labeur de la journée; les dernières maisons dépassées, on retombe dans la solitude; de temps en temps, un passant vous croise avec lequel vous échangez le « bonsoir » traditionnel; ou c'est une voiture qui arrive, dont le roulement s'entend de loin, et dont les lanternes semblent des feux follets qui dansent sur la route. Parfois, des lueurs rouges apparaissent tout à coup, on dirait les yeux sanglants de quelque monstre gigantesque qui regarde dans l'ombre, une masse noire gît au bord du chemin; l'odeur caractéristique qui vous saisit à la gorge vous dénonce la nature du mystérieux dragon : c'est un four à briques

en activité, dont le feu rougeoie par les crevasses et qui empeste la campagne de ses fumerolles.

Si je célèbre avec un enthousiasme que d'aucuns, éblouis encore par les paysages lointains, trouveront exagéré, nos campagnes entre Hal et Vilvorde, c'est que je suis reconnaissant à celles-ci de leur charme discret, de leurs coins peu connus, de leur diversité qui fait qu'il y a comme la synthèse de tout un pays dans un rayon de quinze kilomètres; c'est peut-être aussi que c'est le pays natal, et comme le disait l'aimable Gresset :

Soit instinct, soit reconnaissance,
L'homme, par un penchant secret,
Chérit le lieu de sa naissance
Et ne le quitte qu'à regret;
Les cavernes hyperborées,
Les plus odieuses contrées
Savent plaire à leurs habitants;
Sur nos délicieux rivages
Transplantez ces peuples sauvages :
Vous les y verrez moins contents.
